

Ce livre est composé avec
le caractère typographique
LUCIOLE conçu spécifi-
quement pour les personnes
malvoyantes par le Centre
Technique Régional pour la
Déficience visuelle et le studio
typographies.fr

PARADISE GARDEN

ELENA FISCHER

PARADISE GARDEN

Roman

Traduit de l'allemand
par Justine Coquel



VOIR DE PRÈS

Titre original : *Paradise Garden*

Copyright © 2023

Diogenes Verlag AG Zürich

**Cet ouvrage a été publié avec l'aimable
collaboration de Diogenes Verlag, Zurich
et La Nouvelle Agence, Paris.**

All rights reserved.

**© 2025, Éditions Gallmeister
pour la traduction française.**

**© 2025, Voir de Près
pour la présente édition.**

ISBN 978-2-37828-825-9

**VOIR DE PRÈS
6, avenue Eiffel
78424 Carrières-sur-Seine cedex
www.voir-de-pres.fr**

1

Ma mère est morte cet été.

Une chanson à la radio n'était plus qu'un bruit et pas une invitation à chanter, même si aucune de nous ne connaissait les paroles. Une averse n'était plus que la météo et pas une occasion de se précipiter dehors et de danser pieds nus dans une flaque.

Ça paraît poétique, mais seulement sur le papier. Quatorze ans, c'est un âge de merde pour perdre sa mère. Le deuil va et vient comme le flux et le reflux, mais il est toujours là.

Ma mère a été enterrée le jour le plus chaud de l'année. Les oiseaux chancelaient dans le ciel blanc, et les lézards se retiraient à l'ombre des pierres tombales. En bordure de chemin fleurissaient les rosiers, et le vent soufflait leur doux parfum jusqu'à la tombe.

La fournaise étirait le temps et ralentissait tous les mouvements.

J'essuyai mes mains trempées de sueur sur ma robe et fixai le trou à mes pieds. Tout en bas il y avait le cercueil, dessus, des tournesols et dedans, ma mère. Les boucles foncées autour de son visage, les lèvres rouges au sourire moqueur, les pieds enfoncés dans ses bottes de cow-boy blanches, voilà comment je l'imaginais.

J'imaginais aussi ma mère apparaître soudain à mes côtés pour me sauver. Elle plissait sa jupe et passait la main dans ses cheveux avant de dire un truc du genre "Faites pas cette tête, c'est insupportable !" Elle m'embrassait sur le front, me prenait la main et m'emménait loin, comme si souvent.

Évidemment, ma mère ne vint pas.

Elle non, mes premières règles, oui.

Le prêtre jeta de la terre sur le cercueil. "Tu viens de la poussière et à la poussière tu retournes ; jusqu'au jour où le Seigneur te ressuscitera", dit-il en fredonnant bizarrement pendant que le sang s'écoulait, chaud et vif,

de mon corps. L'espace d'une seconde, j'eus l'impression de mourir moi aussi et je rêvais de m'allonger à côté de ma mère. L'arrivée de mes règles précisément là, je la percevais comme une trahison de mon corps. Je ne bougeai pas. Je fermai les yeux en espérant ainsi me rendre invisible. J'espérais que personne ne remarque que je venais de devenir une femme.

Je voulais que mon sang reparte à l'intérieur de moi, mais je ne pouvais rien face à la gravité. Mon sang coulait mollement le long de ma jambe. Tout descendait, vers la poussière. Je serrais les cuisses et bousillais ma robe d'été jaune.

Si ma grand-mère avait été là, elle aurait eu les lèvres pincées, deux fins traits aux extrémités pointant vers le bas. Elle aurait pleuré en continu. Ma grand-mère semblait avoir une réserve d'eau secrète dans son corps, dont s'échappaient ses torrents de larmes. Peut-être que son visage était aussi ridé car toute l'eau sortait de manière incontrôlée et ne laissait que sécheresse.

Le jour où ma mère est morte, je me suis morcelée. Ne subsistait qu'une suite de lettres qui autrefois compossaient mon prénom.

Ma mère m'appelait Billie. B-i-l-l-i-e.

Ses lèvres se touchaient brièvement et délicatement. J'entendis mon vrai prénom pour la première fois à mes sept ans. Le jour de la rentrée, la maîtresse appela tous les enfants un par un. Il ne restait plus que moi et un prénom que je ne reconnaissais pas.

— Billie, c'est le diminutif d'Erzsébet, dit ma mère.

Sa prononciation était impeccable. J'avais beau comprendre le hongrois, tout ce que j'entendais c'était "air bêtise".

— Pourquoi ne pas m'avoir simplement baptisée Billie ?

— Ta grand-mère était contre, soupira ma mère.

Je ne connaissais pas ma grand-mère, mais j'avais bien compris qu'elle rejettait tout ce que ma mère aimait.

- Pourquoi elle était contre ?
- Le prénom Billie n'est pas dans la Bible.
- Et Marika, c'est dans la Bible ?

Ma mère secoua la tête. Puis elle dit :

- Pas directement. Mais Marika veut dire cadeau de Dieu. En tout cas, c'est *une* signification.

- Parce qu'il y en a d'autres ?

Ma mère afficha un si large sourire que j'aperçus sa molaire en or.

- L'insoumise. Mais ça, ta grand-mère n'y a pas pensé.

2

Mais maintenant : revenons au début.
Au début, le dernier jour avant les vacances
scolaires.

Au début, cette chanson à la radio.

Au début, de grands plans.

Peut-être qu'au début, il y avait tout ça.

Dans tous les cas, je rentrais juste à temps
de l'école pour notre jeu de hasard. Ma mère
et moi en étions folles.

— Baisse le son, dis-je en entrant dans le
salon.

La voix de l'animateur s'entendait dans
toute la coursive, avec nos voisins en pre-
mière ligne.

— Chhh, dit ma mère en posant un doigt
sur ses lèvres.

Dans l'autre main, elle tenait le téléphone.
Je savais qu'elle avait déjà composé le numéro.
Nous avions participé un millier de fois.

Ma mère était assise sur notre canapé. Sa jambe gauche frétillait, et des gouttes de sueur perlaient sur son front. Il faisait une chaleur écrasante cet après-midi-là. Elle avait ouvert toutes les fenêtres de l'appartement, mais l'air était malgré tout pesant dans le salon.

À peine assise à côté de ma mère et c'était déjà parti.

— Trois, deux, un, dit l'animateur, et les premières notes retentirent.

— *Wicked Game* ! s'écria ma mère.

— Jamais de la vie. (J'avais tout de suite reconnu la chanson.) C'est *All My Tears* !

— Tu es sûre ?

— Allez, appelle !

Reconnaître le titre était une chose, être sélectionné en était une autre. Le plus rageant c'était de passer à l'antenne, mais se tromper. Ma mère appuya sur le bouton vert et porta le combiné à l'oreille.

Gagner de l'argent, c'était sacrément important pour nous.

Là où nous vivions, la plupart des gens

avaient rayé le mot "gagner" de leur vocabulaire depuis longtemps.

Personne ne choisissait de vivre ici, en périphérie. Notre bloc était le plus élevé des cinq barres d'immeubles disposées en arc de cercle pour créer une petite ville colorée. Chaque bâtiment était peint dans une couleur différente, le nôtre était d'un jaune passé.

Quand on donnait cette adresse, pour une candidature par exemple, les gens comprenaient tout de suite. Merci beaucoup pour votre intérêt, au suivant. Ma mère aurait pu en faire une chanson.

Je retins mon souffle et comptai quatre tonalités. Ça sonna quatre fois, et soudain nous passions à la radio.

Ma mère et moi étions si excitées, que nous nous coupâmes systématiquement la parole. Ma mère oscillait constamment entre l'allemand et le hongrois, comme toujours quand elle était survoltée. Mais le type de la radio nous comprenait malgré tout. Il finit par nous dire de rester en ligne. Nous n'en revenions pas de notre chance.

— J'espère que l'attente ne va pas grignoter notre forfait, dit ma mère.

Elle mit sur haut-parleur et se frotta l'oreille droite. Elle était rouge.

Nous n'attendîmes que cinq minutes. Puis une femme nous félicita et demanda notre numéro de compte. Ma mère lut les chiffres sur sa carte. C'était comme si elle récitait une prière qu'elle savait déjà exaucée.

En raccrochant, elle annonça :

— Cet été, nous partons en vacances !

— De vraies vacances ? demandai-je.

Je voyais les palmiers se balancer dans le vent, je voyais une plage de sable fin, et bien sûr, je voyais la mer.

— De vraies vacances, dit ma mère.

Puis elle se leva pour se préparer à partir au travail.

Je m'allongeai sur le canapé, abrutie par la chaleur. Je fermai les yeux et entendis l'eau gronder dans la douche. Ma mère finit par revenir au salon dans sa tenue "Rien ne peut m'arrêter". Le haut à paillettes brillait à la lueur du soleil, le jean était très moulant.

Avec ça, elle portait ses bottes de cow-boy blanches décorées de cerises. Elle m'embrassa pour me dire au revoir et se rendit en ville en bus pour son job du soir.

Ma mère avait deux boulot.

Le matin, elle travaillait dans un grand cube vitré divisé en plein de petits cubes vitrés. Elle faisait le ménage pour les employés qui portaient des costumes chers et des cravates. Et puis elle leur apportait des trombones, des enveloppes et des surligneurs – et parfois même une poche de froid. Ça n'était pas rare que quelqu'un se cogne contre une porte ou un mur. Le soir, ma mère était serveuse dans un bar.

– Le job au bar met certes du baume au cœur, disait-elle quand elle comptait ses pourboires après le service, mais c'est celui de femme de ménage qui met du beurre dans les épinards.

Dans l'entreprise, où elle travaillait, ma mère voyait les choses les plus folles.